

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Notes sur la Belgique

Jean Cathelin

Volume 4, numéro 24, juin-juillet 1962

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30170ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cathelin, J. (1962). Notes sur la Belgique. *Liberté*, 4(24), 436–439.

Notes sur la Belgique

Au printemps 1954 et à l'hiver 1954-55, j'ai vécu plusieurs semaines en Belgique. En 1956 pour l'hebdomadaire européen "Demain", en 1958 afin de faire un reportage de l'Exposition Internationale pour "Arts", j'y retournai brièvement à plusieurs reprises. C'est dire que je crois connaître un peu le climat humain et politique de la Belgique, mais que, en dépit de liens amicaux et littéraires divers, notamment avec les camarades et confrères du "Peuple" et de "Germinal", quotidien et hebdo du P.S.B. pour qui j'ai fait quelques articles, la situation présente de la Belgique en ce printemps 1962 ne m'est pas familière.

Loin donc de prétendre faire une analyse quant au fond, je voudrais donner ici simplement quelques notes susceptibles d'intéresser le lecteur québécois. Depuis notre retour de Montréal, Gabrielle Gray et moi-même avons souvent confronté nos réflexions à propos du Québec et nos réflexions à propos de la Belgique. Analogies faciles, sans doute, et qui n'ont d'autre mérite que leur spontanéité.

En ce sens, deux faits frappent d'abord: l'eupérisation et l'américanisation.

Jusqu'à la fin de 1958, la Belgique était en flèche dans le combat pour l'union européenne, même par rapport aux deux autres pays du Benelux (Pays-Bas et Luxembourg). Du fait de sa situation charnière, géographiquement parlant, du fait du francisme des Wallons et du germanisme des Flamands, la Belgique, instinctivement et sentimentalement s'intéressait à la construction rapide d'une confédération européenne où le multina-

tionalisme serait respecté: sans doute imaginait-on que le seul fait de se trouver l'une des Six Grandes Provinces de la Petite Europe transformerait en union libre très élastique le concubinage légal des Flamands et des Wallons, unis après tout par la force en 1794 par les armées de la Révolution et contraints de demeurer citoyens d'un département français jusqu'à ce que Waterloo semblât les libérer de la France en même temps que de l'Empereur.

Alors que les hommes politiques du parti socialiste belge — Spaak, Larock, etc. — jouaient la carte européenne avec une lucide franchise, mais en devant tenir compte au bureau de l'Internationale Socialiste des réticences de leurs collègues de la SFIO française préoccupés des incidences électorales du Traité de Rome et des accords de Paris, de tenir compte aussi de l'isolationisme de leurs collègues du Labour britannique, les politiciens flamands du Parti-Social Chrétien pouvaient jouer l'Europe démocrate chrétienne et technocratique en pleine lune de miel avec leurs collègues de Bonn et les industriels de la Ruhr. Les dernières grèves belges ont prouvé que le prolétariat wallon prenait conscience d'avoir fait les frais de cette imprévoyance de la gauche.

Tandis que les grands magasins (department stores) de Bruxelles et d'Amsterdam, d'Anvers et de Rotterdam, échangeaient des expositions de produits belges et néerlandais, l'esprit européen s'ancrait chez le consommateur; en même temps, les importations américaines et le dollar entraient par Anvers, port privilégié pour des raisons diverses, si bien que l'Anglais devenait comme la troisième langue officielle de cette ville.

Le crédit se développait, un crédit à l'américaine inconnu en France et dans une bonne partie de l'Europe — sauf peut-être dans l'Italie de 1962 —, créant en Belgique une prospérité artificielle qui devait s'écrouler à la fermeture du beau rêve et du gouffre à milliards de l'Exposition Internationale de Bruxelles et tandis qu'éclatait le drame congolais, fruit des erreurs de la bourgeoisie flamande et de son clergé comme du laisser-aller des politiciens wallons.

C'est qu'en effet depuis longtemps — mais pas toujours ouvertement — l'élite wallonne ne joue plus en équipe: si Bruxelles maintient la fiction fédérale des Provinces, Liège renâcle et mène son jeu à part, tout comme Anvers tourne le dos à la Belgique pour regarder ce qui vient sur la mer.

Le voisinage de Paris étouffe l'expansion culturelle belge et le virus centraliste franco-napoléonien semble être congénital chez les intellectuels belges aussi. Les derniers héritiers de la lignée poétique et picturale des Pays-Bas belgiques luttent vainement pour conserver leur autonome prestige: que reste-t-il aujourd'hui de l'effort de Georges Linze et de son groupe "Anthologie" (Liège), du "Journal des Poètes" de P. L. Flouquet? Et Magritte comme Delvaux ne sont-ils pas de grands isolés magnifiques du Surréalisme? Quand tant des leurs de Simenon à Michaud et Certigny ont trouvé à Paris la gloire avec la facilité de n'être pas bilingues, il faut beaucoup de vertu pour rester écrivain bruxellois ou liégeois, pour rester peintre belge quand le marché parisien avale à plaisir les talents.

Il est certain que l'établissement d'une véritable Confédération européenne décentralisée arrêterait cette hémorragie et rendrait leur terroir et leur authenticité nationale à quelques milliers de déracinés plus ou moins célèbres. Les animateurs de l'excellente revue "Marginales" (quel titre modestement pessimiste!) et tant d'autres Outre-Quévrain ne se sentiraient plus alors des provinciaux par rapport à Paris puisque le parisien lui-même, ramené à ses justes dimensions, ne serait qu'un provincial comme un autre de la diverse Europe.

Les réactions de "Français de l'étranger", de "cousin de province" du wallon ne peuvent donc être mises en parallèle absolu avec celles parfois similaires du Canadien français d'aujourd'hui et de l'Algérien français de demain. A défaut d'indépendance nationale, l'interdépendance confédérale n'a pas empêché le maintien et même l'expansion d'une culture québécoise autonome, infiniment plus "nationale" dans son expression présente, revendicatrice ou non, que la culture belge d'expression française. S'il y a de la "canadiantude" chez Thériault, Lemerlin ou Langevin, je ne vois nulle "belgicité" spécifique chez Heléns ou Plisnier. Mais n'est-ce pas que, héritiers d'Erasme à leur manière, ils ont toujours considéré la "voie nationale" comme une vieille lune bien dépassée? C'est peut-être qu'il faut avoir épuisé tous les charmes rapides de l'indépendance politique pour savoir qu'elle est peu de choses auprès de la véritable indépendance économique.

Sur d'autres points, la comparaison entre la Belgique et le Québec joue davantage. Le groupe francophone majoritaire alimente la gauche et il a lui aussi porté sa lutte contre les féo-

dalités économiques en même temps que contre le cléricalisme. Mais sans doute, avant le Congo, la grande cassure belge a-t-elle eu lieu ce jour où sous nos yeux les étudiants flamands ont descendu le boulevard Anspach parce que Léo Collard voulait venir à bout de l'école confessionnelle. Déchirée, "séparée", mal à l'aise dans sa peau, la Belgique a mal à l'âme et pourrait certes mieux se reconnaître des frères à Montréal qu'à Paris: tel est le sentiment qui amène au Québec tant d'émigrants belges et ce n'est pas un hasard s'ils s'y intègrent mieux que les Français. Le Québec peut sans doute aider ceux-là à vivre, à se refaire une vie, mais que peut-il pour la Belgique? Ni plus ni moins que nous: laisser faire l'Histoire.

Jean CATHELIN